

Sylvie Steinberg

Anne-Marie Sohn (sous la direction de), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?*

Lyon, ENS éditions, 2013, 384 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Sylvie Steinberg, « Anne-Marie Sohn (sous la direction de), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?* », *Genre & Histoire* [En ligne], 16 | Automme 2015, mis en ligne le 01 février 2016, consulté le 22 février 2016. URL : <http://genrehistoire.revues.org/2399>

Éditeur : Association Mnémosyne

<http://genrehistoire.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://genrehistoire.revues.org/2399>

Document généré automatiquement le 22 février 2016.

© Tous droits réservés

Sylvie Steinberg

Anne-Marie Sohn (sous la direction de), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?*

Lyon, ENS éditions, 2013, 384 p.

- 1 Pour des raisons qui resteraient à élucider, l'histoire des hommes et des masculinités peine à intéresser les historien.nes français. C'est donc une démarche tout à la fois volontariste et exploratoire qu'a adoptée le comité scientifique réuni par Anne-Marie Sohn pour organiser à Lyon en juin 2009 un grand colloque international aujourd'hui publié sous le titre *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?* Le titre choisi, clin d'œil redoublé aux colloques de Saint-Maximin de 1984 (*Une histoire des femmes est-elle possible ?*) et de Rouen de 1997 (*Une histoire sans les femmes est-elle possible ?*) renseigne d'emblée sur le projet d'ensemble : faire l'inventaire des ressources et des problématiques qui s'ouvrent à celles et ceux qui sont désireux de défricher un champ de recherche très inégalement exploré à l'échelle internationale.
- 2 Dans une éclairante introduction, Anne-Marie Sohn revient sur l'historiographie des masculinités qui a pris son essor dans les pays « anglo-saxons » — États-Unis, Australie, îles britanniques. Elle rappelle l'importance du militantisme des années 1970, des mouvements féministes et homosexuels, des associations comme la NOMAS (*National Organization for Men against Sexism*) ainsi que le processus d'institutionnalisation académique de cette entreprise avec la revue *Men and Masculinities* fondée en 1998 par l'universitaire états-unien Michael Kimmel, auteur du fameux *Manhood in America. A cultural History* (1998). Tout comme l'histoire des femmes, cette histoire a cherché à « déconstruire » la masculinité mais aussi les ressorts de la prééminence masculine et du sexisme. Elle a cherché à « rendre visible » les hommes dans l'histoire, de manière ironiquement paradoxale : si les hommes sont partout présents voire omniprésents dans le récit historique, ils le sont souvent en tant que personnes douées de neutralité et d'universalité, et rarement en tant qu'êtres masculins. Cette histoire a donc besoin d'outils d'analyse pour se saisir d'un objet si évident qu'il en devient aveuglant. Au sein de différents courants de la sociologie et de la socio-histoire, de l'analyse des discours et des représentations se sont forgées un certain nombre de propositions analytiques et critiques : des notions comme celles de « masculinité hégémonique » (Raewyn Connel), « masculinité plurielle » et « crise de la masculinité » (Michael Kimmel), « virilisation » et « brutalisation » (George Mosse), « domination masculine » (Pierre Bourdieu) sont reprises ou sont amenées à être reprises par les historien.nes. L'apport de la psychanalyse, ici représentée par l'article de Monique Schneider, reste modeste malgré son influence sous-jacente sur certaines de ces dernières approches. L'histoire, et en particulier l'histoire pratiquée dans le cadre académique français, se ressource aussi à la tradition anthropologique représentée en particulier par les œuvres de Françoise Héritier et Maurice Godelier, s'intéressant de longue date aux mythes et aux rites qui expriment et « font » les hommes et la masculinité. En témoigne ici la contribution de François Lissarague analysant le corps guerrier grec à la lumière des représentations des mythes d'Achille et d'Héraclès. Ou encore celle de Florence Guerchanoc sur la beauté virile, guerrière et civique, qui se donne à voir dans le concours des *Euandriai*, lors de la fête civique des Panathénées.
- 3 Dans ces deux études de cas, une attention est portée aux signes et marqueurs de la masculinité qui est la première des deux grandes thématiques du recueil. De quelle manière le corps masculin est-il « construit » ? Plusieurs contributions s'attachent aux éléments corporels censés dénoter immédiatement l'appartenance au sexe masculin (la taille, la musculature, la pilosité, les postures, le regard, la voix), pour y débusquer à la fois des variations et des significations historiques. Évoquant les castrats musiciens du XVIII^e siècle, Mélanie Traversier suggère ainsi que, s'ils sont perçus par les auteurs des Lumières comme des monstres inacceptables, c'est

que le naturalisme, dans son projet de refonder la différence des sexes, ne supporte plus de voir des signes corporels « déplacés » d'un sexe à l'autre. D'autres articles s'intéressent aux marqueurs que sont les vêtements ou les armes. Toujours plurielle, la masculinité décline ses signes de reconnaissance en fonction de l'âge, de l'identité professionnelle, du groupe social, de l'appartenance ethnique ou culturelle ou encore de pratiques et orientations sexuelles. L'apparence masculine peut être imposée par la contrainte (par exemple à travers le port d'un uniforme ou d'une moustache, comme chez les gendarmes du XIX^e siècle étudiés par Arnaud-Dominique Houte) ou choisie (comme l'est la tenue vestimentaire particulièrement « virile » du « gay macho » des années 1970 étudiée par Florence Tamagne). Dans tous les cas, elle trace les contours de certaines formes de masculinité qui se définissent les unes par rapport aux autres, souvent davantage que vis-à-vis d'un (ou plusieurs) modèle(s) de féminité. Hiérarchisées ou simplement démarquées les unes des autres dans la profondeur des relations sociales, les masculinités se définissent aussi dans la profondeur du temps qui passe et du renouvellement des générations. Ainsi, Kaspar Maase montre-t-il qu'un certain type d'apparence masculine qu'il appelle « nonchalante » s'est imposée chez les adolescents allemands des années 1950 ; androgyne, pacifiste, américanisée, elle s'inscrit en faux vis-à-vis d'une virilité martiale traditionnelle, particulièrement dévaluée par la violence nazie.

4 La deuxième grande thématique du volume est celle des « preuves et épreuves » de masculinité auxquelles les hommes sont confrontés tout au long de leur vie, dans leur éducation, leurs initiations, leurs professions, leurs pratiques sportives, leur expérience éventuelle de la guerre. Toutes ces épreuves « font » des hommes mais tracent aussi des lignes de partage entre les « vrais » hommes et les autres. Du Néolithique (Jean Guilaine) à la Grèce ancienne, de l'Ancien Régime (Hervé Drévilion) aux guerres du XX^e siècle, du Chaco (Luc Capdevilla et Nicolas Richard) à l'Europe, les voies empruntées pour former des hommes « pour la guerre », particulièrement étudiées ici, témoignent de la variété des cultures martiales sous l'apparence de l'invariant. Les épreuves du travail ne sont pas oubliées. Particulièrement convergents malgré des nuances, les deux articles de Nicolas Hatzfeld et Xavier Vigna sur le monde ouvrier de la grande industrie du XX^e siècle montrent de quelle façon ont été réinvesties des valeurs viriles traditionnelles comme la maîtrise technique, le courage, l'endurance physique, l'honneur ou la combativité, éléments clefs d'une identité ouvrière militante en quête de moyens de résistance à sa domination économique et sociale. Quant aux épreuves sexuelles, elles apparaissent déterminantes dans la constitution des identités masculines au cours des siècles alors même qu'elles semblent à première vue toujours semblables. Ruth Mazo Karras discute la thèse suivant laquelle la continence sexuelle aurait tracé une ligne de partage essentielle dans le Moyen Âge chrétien entre clercs et laïcs, notamment après la réforme grégorienne. Domenico Rizzo, quant à lui, se penche, à travers l'étude d'un cas judiciaire d'impuissance, sur l'épreuve, par ailleurs bien connue pour les épouses, que pouvait représenter la nuit de noces pour les hommes au XIX^e siècle.

5 Dans leur diversité d'objets et de méthodes, les articles proposés ici font la démonstration que, non seulement l'histoire des hommes est possible – pour qui en doutait encore –, mais qu'elle est souhaitable. À bien des égards, ce volume soulève des questions qui forment le noyau dur de la démarche historique : la question des sources disponibles et du renouvellement du regard sur ces sources ; la question des mots et de leurs contextualisations/significations historiques ; la question des catégories classificatoires (« masculinité », « virilité », etc.) Mais, comme pour tous les objets historiques en construction, se pose aussi le problème de la périodisation : comment déceler ruptures et continuités ? À bien lire les différentes contributions ainsi que l'article plus programmatique d'Anthony Fletcher sur la « *manhood* » durant le Bas Moyen Âge anglais, il apparaît que cette périodisation reste difficile à appréhender. Jusqu'à présent, c'est surtout la notion de « crise de la masculinité » qui a servi de guide aux historien.nes qui s'y sont risqués, identifiant de telles crises à différentes époques, opposant une masculinité guerrière et violente à une masculinité plus policée et éduquée qui lui aurait (systématiquement) succédé dans la séquence étudiée. Faut-il envisager l'histoire de la masculinité comme celle d'une crise permanente ou ranger la « crise de la masculinité » aux rayons des accessoires médiatiques de notre temps ? Voilà une des questions que permet de

poser l'histoire quand, nourrie du dialogue avec les autres disciplines, elle ne renonce pas à placer ses questionnements dans la très longue durée.

Pour citer cet article

Référence électronique

Sylvie Steinberg, « Anne-Marie Sohn (sous la direction de), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?* », *Genre & Histoire* [En ligne], 16 | Automne 2015, mis en ligne le 01 février 2016, consulté le 22 février 2016. URL : <http://genrehistoire.revues.org/2399>

Droits d'auteur

© Tous droits réservés
